

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 43

Montréal, Jeudi, 25 Octobre 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Un chroniqueur en verve, par A. D. DeCelles.—Chronique, par Josephite.—Les cieux et leurs habitants, par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Nos gravures : Alphonse XII, roi d'Espagne ; Une partie d'échecs sous la lampe ; Première rencontre ; le voyage du prince de Portugal en Autriche ; Angklong, instrument de musique javanais.—Le banquet Langevin.—Arrivée du nouveau gouverneur-général.—Choses et autres.—Poésie : L'hirondelle, par Joseph Nolin.—Le moulin rouge (suite).—Le drapeau (suite et fin), par Jules Claretie.—Société d'Industrie laitière de la province de Québec.—Banquet Vermond.—Hommage au talent.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : S. M. Alphonse XII, roi d'Espagne ; Une partie d'échecs sous la lampe ; Première rencontre ; Le voyage du prince royal de Portugal, à Vienne ; Anklong, instrument de musique de Java.

Dans notre prochain numéro nous publierons, dans nos illustrations, le portrait de M. l'abbé Vincent Plinguet, curé de l'Isle Dupas, le doyen des curés du diocèse de Montréal.

Dans le même numéro nous publierons aussi une jolie petite biographie qu'un bon ami de M. l'abbé Plinguet a eu l'obligeance de nous adresser.

## UN CHRONIQUEUR EN VERVE

Nous ne nous doutions guère lorsque nous écrivions le très anodin passage qui suit, que nous mettrions en verve anti-monarchiste un des chroniqueurs de la *Patrie*, dont l'article vient de nous être signalé.

Nous avons écrit :

“ On sait qu'un grand nombre d'entr'eux (les légitimistes) n'aiment pas les d'Orléans, auxquels passe le droit à la couronne de France.”

Là-dessus, le chroniqueur part en guerre, et *sic loquitur* :

“ Voyons, M. Decelles, vous avez trop envie de blaguer cette fois ! Vous ne nous avez pas habitués aux âneries. Votre but est évidemment de vous moquer du public qui vous lit. Vous ne me ferez jamais croire que vous avez un seul instant cru au droit de quelqu'un à la couronne de France.

“ D'abord, il n'y a pas de couronne,—il y a un simple chapeau de soie ; pas de trône,—un fauteuil ; pas de pourpre,—l'habit noir ; pas de sujets,—des hommes libres ; pas de sceptre,—un bâton de vieillesse ; pas de cour, pas de courtisans, encore moins de courtisanes, entretenus au frais de l'État. Les temps sont bien changés, n'est-ce pas ?

“ Et puis, y eût-il un trône, personne n'y a droit, vous le savez. On ne se donne même pas de maître de nos jours, on prend des intendants, que l'on chasse quand ils prévariquent. Le principe d'hérédité, non reconnu des hommes intelligents non routiniers, ou non intéressés, ou non illusionnés,—condamné en justice, en raison, en bon sens,—en fait repoussé dans les pays libres,—non suivi par l'Église, qui est une république,—sur le point d'aller rejoindre dans les caveaux de l'ignorance la croyance aux sorciers, aux fées et aux jeteurs de sorts,—le principe d'hérédité, mais vous êtes le premier à en rire, vous sortez d'en rire, vous avez encore la gorge toute chaude d'en avoir ri ! vous avez trop d'esprit pour qu'il en soit autrement.

“ Mon cher ami, soyez de votre temps ; laissez les morts enterrer leurs morts. Ne jouez pas à l'augure et à l'aruspice. Que l'on puisse vous rencontrer sans rire... à notre tour.

“ Vous qui êtes bon catholique, posez-vous cette simple interrogation :

“ Il y aurait le droit d'une famille à gouverner le monde temporel, quand l'Église n'a pas de famille qui réclame le droit de gouverner le monde spirituel ?

“ Vous la poser, c'est la résoudre.

“ Puis demandez-vous si vous avez le droit, vous qui tenez une vaillante plume sérieuse, d'être hérétique en sens commun.

“ Et le procès sera jugé.”

Le chroniqueur de la *Patrie* voit dans notre article une

foule de choses que nous n'y avons jamais mises. Un homme moins pénétrant, moins futé que lui aurait vite deviné, par le contexte de l'article qui a fait éclater le républicanisme de notre confrère, que nous n'avons parlé du droit à la couronne de France qu'en ce qui regarde la famille d'Orléans et les autres parents du comte de Chambord. Ce droit est subordonné à la volonté du peuple français. Nous ne sommes pas plus royaliste que l'était le comte de Chambord qui, envisageant la position qu'il occupait à l'égard de la succession de ses pères, disait : “ L'heure est à Dieu, la parole est à la France.” En 1873, il a refusé la couronne parce que la majorité de l'Assemblée Nationale la lui offrait en lui posant des conditions qu'il ne pouvait accepter.

Le chroniqueur prend texte de notre article pour se lancer en pleine apothéose de la République. Nous admirons son lyrisme, mais nous trouvons qu'il est fier de bien peu de chose. Qu'il nous permette de lui dire que tout en entonnant un chant de gloire en l'honneur du régime de sa prédilection, il a tort de piétiner le cadavre de cette pauvre monarchie qui ne lui a jamais fait aucun mal.

A quoi bon renouveler ici ces querelles qui font rage en France ! En ne parlant que des fautes de la monarchie, vous forcez vos adversaires à accommoder la République de toutes pièces et à méconnaître ses très rares mérites. Croyez-vous la République invulnérable ? Croyez-vous que Robespierre, Danton, Marat, Collot d'Herbois aient été des modèles de toutes les vertus ? Ah ! mais les maîtresses des rois de France ! Oui, c'était bien mal. Mais les républicains, qui ne veulent *ni Dieu ni maître*, n'avaient pas de maîtresses peut-être, mais ils avaient des “égales,” à ce que rapporte la chronique, depuis Barras jusqu'à Gambetta, et des égales qui les menaient rudement. La même chronique parle même d'austères républicains qui ont battu monnaie avec la prostitution. Mais, encore une fois, pourquoi n'envisager l'histoire que sous ces pires aspects ! Cela ne sert guère, en France, mais s'explique là-bas à raison des luttes de la politique. Le chroniqueur de la *Patrie* devrait ménager les susceptibilités de ses adversaires et mettre une sourdine à son enthousiasme pour des héros qu'il ne peut admirer sans avoir beaucoup d'indulgence pour les faiblesses de l'humanité en général et celles des rois en particulier.

A. D. DECELLES.

## CHRONIQUE

Il est une chose fort honorable : c'est d'être fidèle à ses engagements.

En vertu de ce principe élémentaire, je me trouve liée envers les lecteurs de *L'Opinion Publique* par le mot final de ma dernière correspondance. J'avais dit :—*à continuer*—et cette parole compromettante me poursuit depuis comme un remords.

Je saisis la première occasion de me dégager de la lourde responsabilité d'une telle dette envers mes lecteurs.

C'est au mois de juin, à la fin de ce mois béni des écoliers, que les grilles sévères et impassibles des pensionnats ouvrent leurs bras de fer pour rendre à la liberté les joyeux essais qu'elles emprisonnaient.

En avant, les plus petites entraînent leurs mères avec une folle joie qui pétille dans leurs yeux d'enfants. Elles trépident d'impatience à la lenteur du départ, à l'échange de courtoisies entre mamans...

Pauvres bébés ! elles n'ont pas encore eu le temps d'oublier les bonnes gâteries maternelles, et, dans les doux petits lits, les longs *dodos* du matin qu'on ne retrouve jamais au grand dortoir rigide.

Au second rang viennent, ce qu'au pensionnat on appelle “ les moyennes,” radieuses aussi, celles-là, mais comprimant à demi, par un sentiment de dignité, les élans enthousiastes de leur bonheur juvénile.

Puis enfin, à l'arrière-garde, s'avancent de grandes adolescentes, gracieuses dans leur simple uniforme,

jolies avec la tournure naturelle de leurs somptueuses chevelures.

Celles-ci, moins pressées, s'arrêtent émuës sur le seuil du vieux couvent pour dire un dernier adieu aux bonnes maîtresses qu'elles quittent pour toujours.

Des larmes tombent parfois de leurs yeux sur les mains de celles qui ont remplacé leurs mères...

\* \* \*

Mais—il ne faut pas se faire illusion—ces louables pleurs ne sont pas de la sorte intarissable !

A cet âge, qu'est-ce qui dure ?

Dans la voiture qui les emporte, à travers le tourbillon poudreux de la route, vers la famille aimée, ma foi !... les éléments manquent absolument au chagrin, et les larmes s'effacent devant le sourire vainqueur qui, après cette absence momentanée, revient au galop, tout comme le naturel.

\* \* \*

Sûrement, des groupes que je viens de décrire, le dernier est le plus intéressant, du moins j'ai quelque raison de croire qu'il plaira davantage à certains de mes lecteurs ; aussi, mon intention est-elle de faire des *jolies grandes adolescentes* le sujet de cette chronique.

\* \* \*

Nous ne dirons pas ce qu'elles sont au sortir du couvent, ni ce qu'elles savent—cela pourrait offusquer leur modestie—encore moins ce qu'elles ne connaissent pas, ce serait... impossible !... j'allais dire indiscret ; mais qu'on me permette de présenter—je n'ose dire un *modèle*—un type de jeune fille telle que je la rêverais si j'étais en position de rêver de cela. Naturellement, je ne prétends pas ériger mon idéal en perfection : les goûts sont divers, et le mien pourrait bien n'être pas des meilleurs. En tout cas, posons tout de suite un principe :

Après cela, si mon portrait ne satisfait pas tout le monde, eh bien ! on répètera avec indulgence : “ Bah ! si c'est son opinion,” et, avec un geste conciliant : “ *chacun son goût.*”

Si l'expérience et l'âge mûr ont voix délibérante dans une discussion de ce genre, j'ai quelque droit d'y mettre un mot—je vous prie de le croire.

\* \* \*

Ainsi, messieurs, à votre place, je voudrais que ma fiancée fut jolie... cela ne s'enseigne pas au couvent, mais, à coup sûr, cela s'y apprend.

Au demeurant, je ne tiendrais pas mordicus à cette condition, quoiqu'elle ne gênerait rien, je l'avoue, à l'agrément de mon idéal.

Je n'aurais pas d'objection à ce qu'elle eut remporté des médailles d'or et d'argent ; je n'insisterais pas non plus sur ce point, attendu que ce n'est pas toujours une garantie qu'on ne fait pas des fautes d'orthographe. J'aimerais qu'elle put additionner le prix de trois douzaines d'œufs, sans compter quatre ou cinq fois *aller et venir* sur ses doigts.

Je serais également enchanté qu'elle ne demandât pas si on infuse du thé avec de l'eau chaude ou avec de l'eau froide.

Il ne me serait pas indifférent qu'elle connût la forme du gouvernement qui nous régit, et en outre—c'est un caprice que j'aurais comme ça—qu'elle possédât quelques notions de l'histoire de son pays.

Mon Dieu ! pour tout au monde je ne voudrais d'un *bas-bleu* ; mais je craindrais également ces jolies poupées, irréprochables mondaines, perfections d'élégance et de maintien, dont le savoir se borne à l'harmonieux arrangement d'une toilette.

Il existe un juste milieu.

\* \* \*

En fait de science, je ne serais pas exigeant.

Pourvu qu'une jeune fille connût bien sa langue, qu'elle la parlât correctement et l'écrivit sans fautes, je serais presque satisfait...

Ah ! par exemple, si ma promise était décorée d'une ou de quelques médailles d'or !... ce serait autre chose ! Je crois que je deviendrais intraitable.